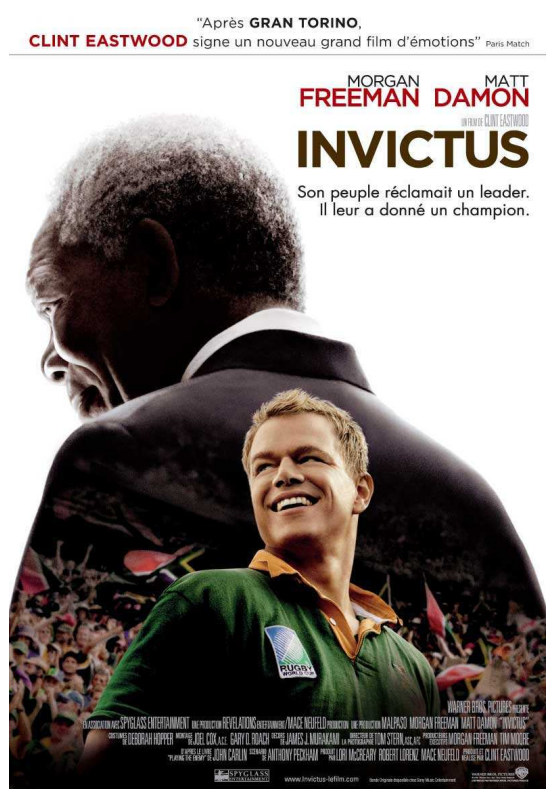


"ECRAN ECLAIR"  
LA CHRONIQUE CINEMA DE BERNARD MEDIONI

Bonjour, auditeurs au gratin, à la crème ou au parmesan des matins agriculteurs, opalins, arabesques, nouveaux et partisans.

Le conflit évoqué par *Les quatre cavaliers de l'Apocalypse* évoluait au gré des tirs et des tribunes, tout comme la compétition sportive qui rythme *Invictus*, déjà dans les stades.



Au mois de février 1990, l'avocat et opposant **Nelson Mandela** recouvre sa liberté, après vingt-sept années passées en captivité. Sa victoire à l'élection présidentielle sud-africaine de 1994 récompensera toutefois sa pugnacité en sonnant le glas de l'apartheid. Hélas, les réalités cruelles d'une situation socio-économique désastreuse ne tardent pas à l'assaillir. L'ex-forçat promu chef d'Etat ne baisse pas pour autant les bras. Résolu à restaurer l'unité et l'orgueil de son pays grâce au sport, il invite **François Pienaar**, le fougueux capitaine des Springboks, l'équipe nationale de rugby, à prendre le thé. Et de l'encourager à remporter la Coupe du Monde, durant la finale appelée à se disputer quelques mois plus tard à Johannesburg. Malgré l'ampleur d'un tel défi, le jeune homme accepte de relever le gant. Désormais, le grand soir à la lueur des lampions dépend d'un élan d'espoir à la sueur des champions...

Miracle à mi-temps. Le trentième long métrage de Messire **Clint Eastwood**, qui débuta sa carrière de metteur en scène avec *Un frisson dans la nuit*, avant de l'étoffer grâce à *Josey Wales hors la loi*, *Impitoyable*, *Sur la route de Madison*, *L'échange*, en

tous points remarquable ou encore *Gran Torino*, possède autant de sel que de verve. Outre une réalisation ingambe et intense, le récit affiche ainsi des dialogues effilés et un humour épicié, habiles à festonner une histoire pourtant épurée. Celle-ci vibre au rythme d'une musique à l'âpreté élégiaque, dont la mélancolique trompette ombrage avec une nonchalance désenchantée l'éclat d'une gageure politico-sportive, entre alliés droits et ailiers gauches, poteaux et matons, chômage et vestiaires.

L'incarnement des comédiens experts, dominés par **Morgan Freeman**, d'une pénétrante et prévenante prestance en pacificateur au-dessus de la mêlée et **Matt Damon**, qui campe avec une fringante aménité un ingénu décidé à vaincre les bilieux de terrain pour conquérir une passe au soleil. Saluons par ailleurs le talent de conteur du cinéaste, apte à métamorphoser grâce à la vitalité et à la jovialité de sa narration une anecdote bien dotée en épopée échevelée. A cet égard, la vigueur de la bande sonore, attentive à souligner l'animalité des joueurs durant les dernières minutes d'une rencontre fatidique, comme en témoignent piétinements et grognements, force l'attention.

Au demeurant, l'ensemble verse parfois dans l'hagiographie, car la figure centrale apparaît sous un jour radieux, sans frein, ni faille. Du reste, le personnage de **François Pienaar** manque de

densité, à l'instar de multiples protagonistes, tels la soeur et les parents de l'athlète ou l'épouse **Mandela**, réduits à des silhouettes exemptes de toute aspérité. Ajoutons que **Matt Damon**, malgré la qualité de son interprétation, excède l'âge du rôle d'une dizaine d'années : peut-on en effet griser le terrain lorsqu'on frise la quarantaine ? Une envahissante emphase s'invite par ailleurs dans la dernière partie, au risque d'ensevelir toute authenticité sous ses hiératiques hyperboles. Enfin, les enjeux dramatiques accusent une discrète minceur, desservis par une réalité aux contours étriqués.

A présent, interrogeons un spécialiste des questions démocratiques et sportives, l'entraîneur et ex-chancelier **Eugène Graillox** :

« (timbre aux intonations rurales) Voilà une oeuvre qui célèbre la beauté des gageures impossibles. Oui, si l'équipe sud-africaine gagne, elle aura réussi son ovale de rattrapage, démontré l'inanité d'un monde sans pilier et remporté un tournoi d'éteintes factions pour oubliés de **Brennus**. L'admirable **Nelson**, quant à lui, a des allures de conciliateur miraculeux... mais l'arbitre ne fait pas le moine. »

Intelligent, incandescent mais indolent, *Invictus* recueille un quatorze un quart. Certes, un tel spectacle, pour adultes et adolescents, privilégie le pittoresque au détriment du romanesque, sans doute en raison d'une conformité scrupuleuse à des événements somme toute limités. Cette reconstitution angélique des événements laisse d'autre part l'émotion sur le banc des remplaçants. Néanmoins, le film de **Clint Eastwood** exalte avec classe de nobles valeurs, comme l'intrépidité, l'endurance et le pardon. Le cinéaste excelle en outre à dépeindre les coulisses et roulis démocratiques, illustrés par ces couloirs dédaléens où s'éploient les regards ou le bon vouloir, comme dans *Les pleins pouvoirs*. Celui-ci érige de surcroît l'oeuvre d'art en panacée contre la tyrannie, « *Invictus* » désignant le poème victorien où le futur prix Nobel puisait vaillance, patience et endurance durant sa détention. Avoir su accommoder de la sorte arcanes politiques et drop athlétique impose à ce propos le triptyque suivant : liberté, pénalité, altérité.

A la semaine prochaine ; je vous embrasse.